



Assombrissement

I

Durant les rares périodes de liberté qui m'étaient accordées, je partais seul me promener le long de la côte sauvage. Je disposais alors d'un loisir presque infini, du moins était-ce ainsi que je me figurais ces intervalles de temps, trop courts cependant pour que je puisse envisager un retour vers ma lointaine province.

Dès l'aube, je quittais la base où j'avais été affecté. Les murs d'enceinte successifs comprimaient sous leur haute stature des blocs de nuit, que la lueur du jour naissant commençait à dissoudre. Toutes les choses, dans le lent basculement qui les entraînait de la pénombre vers la pâle lumière, flottaient dans la nébulosité d'un halo, au cœur duquel elles semblaient recomposer leur matière, reprendre corps et place dans le visible, un visible le plus souvent, hélas, éminemment sordide.

De grands navires avaient mouillé au port pendant la nuit. Des grues étiraient leur bras squelettique au-dessus des pontons, des alignements de caisses et des barils qui encombraient le quai. Ponctué

de rires et de jurons, la voix des dockers me parvenait assourdie par la brise. Des barques de pêcheurs glissaient dans l'étranglement de la jetée pour se frayer un passage entre les lourds bâtiments. Brusquement, une pieuvre rétractait un tentacule, un homard, dont les antennes s'étaient mises à trembler, braquait ses pinces vers le ciel, un poisson moribond, en proie à la suffocation, palpait désespérément avant de choir sur le pavé, où il gisait, luisant, dur et froid comme du métal. Ces cris étouffés, ces sursauts de vie me révoltaient.

Au sortir de la ville, un petit chemin s'engageait en direction de la ligne de crête des falaises. Sa pente était assez raide et sa trace s'effaçait bien vite, ou plutôt se ramifiait à l'excès, infime, parmi les touffes d'herbe drue et rase. A mi-côte, la falaise présentait une vaste échancrure. Posée au bord d'un replat épargné par l'effondrement, une maisonnette menaçait d'être emportée vers le gouffre, au fond duquel bouillonnait le flot. L'intérieur était jonché de gravats. Seule la fenêtre qui donnait sur le large avait gardé ses vitres intactes, que le vent faisait vibrer sur la croisée.

Un semis d'îlots et d'écueils criblait le scintillement de l'océan. La baie et le port avaient disparu à la vue, masqués par une découpe du relief. Des mouettes tournoyantes tentaient de percer l'air compact de leurs cris. Près du point culminant que signalait un calvaire de granit, je découvrais enfin le premier petit fortin. Il était en partie délabré et je ne m'y attardais pas.

Pour les avoir explorées toutes, je connaissais chacune des petites constructions militaires qui, sur des kilomètres et à des intervalles équidistants, jalonnaient la côte déserte et escarpée. La plupart avaient été abîmées par le temps et les hommes. Certaines étaient même complètement détruites et on ne distinguait plus que la vague cicatrice de leurs fondations. D'autres, à cause d'une paroi défoncée, d'un mur instable ou de la couverture en voie d'affaissement, laissaient courir un risque, si l'on s'aventurait à l'intérieur, qu'il était inutile de prolonger. Mais il en restait de nombreuses qui avaient été entièrement préservées.

Parmi celles qui me paraissaient les plus propices à ma dérégulation, j'en choisissais une où, de préférence, je n'avais encore jamais dormi et j'y installais mon bref séjour. Bien qu'elles fussent toutes quasiment identiques dans leur sommaire architecture, elles étaient empreintes chacune d'une ambiance particulière. Ou bien étaient-ce la disposition de mon esprit ou mes perceptions sensorielles qui, avec le temps, variaient comme une humeur et créaient ces subtiles différences.

J'aimais à passer ici deux ou trois jours loin de mes semblables. L'inconfort rudimentaire des lieux me plaisait. Je m'employais à ne rien faire, à ne songer à rien, et les pensées qui de temps à autre resurgissaient à la surface de mon esprit – menues tracasseries de la vie quotidienne tout juste abandonnée ou souvenirs des visages familiers – se dissolvaient aussitôt,

sans que je fisse le moindre effort pour les chasser.

Je n'emportais jamais aucun livre avec moi, pas même un carnet où j'aurais pu essayer de donner forme aux impressions inconsistantes de mes flâneries. Je passais la journée à marcher sur la lande. Des heures durant, je regardais battre la mer inaccessible, ou suivais dans le ciel le passage des nuages et des goélands. Un arbre sec, dont le corps convulsé mimait une pose minérale, ou les roches éclaboussées d'écume qui affleuraient à marée basse servaient de supports à une méditation insignifiante. Ce seul bonheur suffisait alors à combler ma vie. J'y épuisais toutes mes forces.

Le soir venu, je regagnais le blockhaus et la cellule où j'avais disposé ma couverture. La lueur affaiblie du couchant ne parvenait pas à franchir les fentes pratiquées dans la paroi pour y nicher l'œil et le canon d'une arme et qui, hors la basse voûte d'entrée donnant sur la lande, constituaient les seules ouvertures du minuscule observatoire. L'obscurité totale m'était réconfortante : à travers elle, je percevais plus vive, mais plus apaisante aussi, la rumeur océane. Par gros temps, lorsque la tempête propulsait l'écho des fracas liquides, le sentiment de sérénité que j'éprouvais à l'intérieur de l'igloo de béton s'en trouvait décuplé.

Peut-être mes rêves trahissaient-ils des tourments enfouis. Il ne m'en revenait, au réveil, aucun souvenir. Seulement,

quelquefois, l'étrange sensation d'un naufrage, vécu ailleurs, comme dans un autre corps, traversait mon esprit. La palpitation d'un phare utopique, insistant, trouait la nuit d'un appel désespérant. L'eau noire et profonde composait le motif obsédant de ces réminiscences – mais quoi de plus naturel, en somme, pensais-je, pour quelqu'un qui s'était promené tout le jour le long de la crête étroite séparant la mer, le ciel et la terre.

Un soir, comme je me faufilais par l'embrasement de la voûte pour rejoindre ma couche, ma main heurta un objet. J'eus la sensation instantanée qu'il m'était destiné, qu'il avait été déposé là pour que j'entre en sa possession. J'en palpai sans surprise le volume : c'était un cube lisse aux arêtes adoucies. Je le fis pivoter entre mes doigts pour éprouver l'onde tiède qui émanait de sa matière. Je le gardai longuement dans mes mains, où il pesait à peine. Puis je le rangeai dans ma besace avant de m'endormir.

Ma première impulsion, le lendemain, fut d'aller le regarder dans le peu de lumière que dispensait l'aube au-dessus du miroir absorbant de la mer. La claire substance dont il était composé évoquait une eau fixe – une eau cependant, pas un solide – qu'une concentration extrême rendait légèrement opaque. Ses faces vitreuses, où glissaient des éclairs paresseux et mouillés, étaient incapables d'aucun reflet. Il était tout à la fois lumineux et fermé, dense et vaporeux, et le contraste de ses

qualités me laissait entrevoir une idée de sa perfection.

Les autorités administratives desquelles dépendait mon sort avaient enfin consenti à me rapprocher de ma province natale, et je ne devais plus jamais revenir errer sur les falaises. Le mystérieux objet était d'une présence si discrète que, le jour de mon départ, je faillis l'oublier dans le tiroir de ma chambre, où je l'avais laissé au retour de l'ultime excursion. Il me sembla alors avoir terni, son eau m'apparaissait moins pure. Une impression que je vérifiais dans le train qui me rapatriait, lorsque je sortis dans le couloir désert du wagon pour pouvoir l'observer sans témoin. L'imperceptible dégradation se perpétua, par la suite, de façon irrémédiable.

A présent, bien des années plus tard, l'objet est toujours là, sur ma table de travail où, penché sur les mots infidèles, je m'applique à ressusciter les souvenirs qui m'ont lié à lui. Qu'il est loin le temps où je le serrais entre mes mains dans l'insouciance... Après la légère altération que j'avais remarquée au moment de partir, sa matière opalescente se corrompit à nouveau d'une infime granulation.

Au cours de leur lent éclatement, les sombres flocons filèrent des réseaux membraneux qui voilèrent l'épaisseur du volume. Un tassement interne à l'objet agrégea cette étrange foliation, d'abord inconsistante comme une nuée d'ombres, en une masse impénétrable au regard. Des lueurs néanmoins se discernaient, bleues, violacées

ou verdâtres, dont la faible luminescence suffisait à irriguer la chair gelée au sein du minéral. Mais les lueurs elles-mêmes en vinrent à s'éteindre, jusqu'à ce que l'objet prenne l'aspect de cette pierre charbonneuse que ma main ne peut toucher sans répulsion.

La mince concrétion ne laisse aucune trace dans ma paume, aucune sensation. Elle ne pèse pas plus de poids, n'occupe pas plus de place dans l'espace ni dans l'esprit qu'au temps de ma jeunesse, au temps de son prime éclat. Elle est simplement devenue noire, noire, aussi noire que la pierre déposée par l'archange dans la main d'Abraham.

Je me demande comment n'ai-je jamais pu abrégier la perversion de sa nature cristalline. La calcination intérieure au joyau était sans doute inscrite dans son destin – et dans le mien, tracé en parallèle. Je ne sais si j'ai été digne de l'offrande, mais j'en ai épuisé toute la lumière. Quelquefois, la scintillation espérée s'accomplit encore, au cœur du petit bloc d'ombre durcie, d'un minuscule point d'or. Cet infime éclat n'est qu'un répit avant l'assombrissement total. Tant qu'il dure, il porte encore une promesse, celle de l'humble graine tombée dans le jardin obscur.